

POÈTES PROVENÇAUX

CONTEMPORAINS

LES FÉLIBRES

J'aime mon village plus que ton village ;
 J'aime ma Provence plus que ta province ;
 J'aime la France plus que tout.

FÉLIX GRAS.

On m'a souvent demandé ce que signifiait ce mot mystérieux : *félibre*, à quoi tendaient ces poètes et ces conteurs du Midi « soudain épris d'une langue morte », et ce qui me passionnait pour ces *réveils linguistiques*, spontanés et parallèles, de Provence et de Catalogne.

Je ne pense pas qu'il soit, dans la littérature moderne, beaucoup d'études plus dignes d'intérêt que celle du sentiment de race en Europe, seul responsable de ces résurrections.

Sans m'attarder à opposer, par exemple, les visées patriotiques des Flamands au simple renouveau provençal, basé sur la famille et le retour aux traditions (voyez dans la *Correspondance de Le Play*, l'intérêt qu'y trouvait le grand économiste), je dirai que le félibrige est par-dessus tout, une œuvre de peuple, conservant et faisant aimer à l'homme de la nature sa langue, instrument naturel.

Donc, il y a trente-quatre ans, le 21 mai 1854, sept chanteurs provençaux, tous enfants de la terre et embrasés du même amour, se réunissaient au castelet de Fontségugne, dans le pays d'Avignon, pour restaurer et remettre en lumière un idiome réputé mort, mais qui s'était seulement obscurci. Leurs noms ? Ils sont déjà célèbres : Roumanille, l'initiateur du mouvement (1847), Anselme Mathieu, Aubanel, Tavan, Giera, Brunet et Frédéric Mistral. Et la langue à qui ces vaillants voulaient rendre sa vieille splendeur, c'était la belle langue des troubadours, vivante encore mais affaiblie, des Pyrénées aux Alpes, du Dauphiné au Limousin.

Le premier soin de nos joyeux convives, qui s'intitulèrent mystérieusement félibres (*felibris*, équivalent de *discipulus* : lettré, docteur, dans l'acception première), fut de décréter la publication d'un *Almanach provençal* qui devait répandre au loin la bonne nouvelle, avec de beaux vers et de jolis contes, et semer le bon grain d'une langue désormais fixée, dans les couches profondes du peuple qui la maintenait.

Ces chanteurs étaient des apôtres ; quelque chose comme un vaste embrasement du Midi s'annonçait...

Et la mer aux flots bleus, la mer harmonieuse,
 — Sur le rivage d'or où depuis cinq cents ans
 L'âme de la Provence était silencieuse, —
 Se tut, pour écouter un chœur de paysans !



POÈTES PROVENÇAUX

CONTEMPORAINS

LES FÉLIBRES

J'aime mon village plus que ton village ;
 J'aime ma Provence plus que ta province ;
 J'aime la France plus que tout.

FÉLIX GRAS.

On m'a souvent demandé ce que signifiait ce mot mystérieux : *félibre*, à quoi tendaient ces poètes et ces conteurs du Midi « soudain épris d'une langue morte », et ce qui me passionnait pour ces *réveils linguistiques*, spontanés et parallèles, de Provence et de Catalogne.

Je ne pense pas qu'il soit, dans la littérature moderne, beaucoup d'études plus dignes d'intérêt que celle du sentiment de race en Europe, seul responsable de ces résurrections.

Sans m'attarder à opposer, par exemple, les visées patriotiques des Flamands au simple renouveau provençal, basé sur la famille et le retour aux traditions (voyez dans la *Correspondance de Le Play*, l'intérêt qu'y trouvait le grand économiste), je dirai que le félibrige est par-dessus tout, une œuvre de peuple, conservant et faisant aimer à l'homme de la nature sa langue, instrument naturel.

Donc, il y a trente-quatre ans, le 21 mai 1854, sept chanteurs provençaux, tous enfants de la terre et embrasés du même amour, se réunissaient au castelet de Fontségugne, dans le pays d'Avignon, pour restaurer et remettre en lumière un idiome réputé mort, mais qui s'était seulement obscurci. Leurs noms ? Ils sont déjà célèbres : Roumanille, l'initiateur du mouvement (1847), Anselme Mathieu, Aubanel, Tavan, Giera, Brunet et Frédéric Mistral. Et la langue à qui ces vaillants voulaient rendre sa vieille splendeur, c'était la belle langue des troubadours, vivante encore mais affaiblie, des Pyrénées aux Alpes, du Dauphiné au Limousin.

Le premier soin de nos joyeux convives, qui s'intitulèrent mystérieusement félibres (*fellibris*, équivalent de *discipulus* : lettré, docteur, dans l'acception première), fut de décréter la publication d'un *Almanach provençal* qui devait répandre au loin la bonne nouvelle, avec de beaux vers et de jolis contes, et semer le bon grain d'une langue désormais fixée, dans les couches profondes du peuple qui la maintenait.

Ces chanteurs étaient des apôtres ; quelque chose comme un vaste embrasement du Midi s'annonçait...

Et la mer aux flots bleus, la mer harmonieuse,
 — Sur le rivage d'or où depuis cinq cents ans
 L'âme de la Provence était silencieuse, —
 Se tut, pour écouter un chœur de paysans !



Le plus glorieux de ces disciples de la nature, l'un des plus jeunes aussi, Frédéric Mistral, est né en 1830 d'une famille de riches paysans vivant sur leurs terres à Maillane, dans cette plaine aux larges horizons qui s'étend d'Avignon à la mer, barrée en son milieu par la chaîne bleue des Alpilles.

Mistral est resté fidèle aux mœurs patriarcales de ses aïeux ; et bien de ceux qui l'ont rencontré entre Château-Renard et Saint-Reiny, courant les champs avec sa badine et son feutre aux larges bords, ont pu ne pas se douter qu'il croisiaient un poète dont la gloire est universelle.

En 1859, lorsque parut *Mireille*, Lamartine voulut s'en faire le héraut : « Un grand poète épique nous est né, disait-il... la nature occidentale n'en fait plus... Il y a une vertu dans le soleil !... » Il serait trop long de citer ces merveilleuses pages des *Entretiens littéraires* qui sont parmi les plus belles dont s'honore notre langue. C'est encore là, pourtant, le dernier mot sur le premier ouvrage de Mistral.

Autour de lui, après le succès de *Mireille*, se groupèrent bientôt les félibres, dont le chœur poétique prenait chaque jour l'importance d'une littérature. C'étaient d'abord Roumanille, le poète et conteur franc d'allure des *Oubriés* en prose et en vers, l'incomparable descripteur des usages du terroir, et Aubanel, le profond passionné, le poète au coloris sans pareil et à la plastique suprême de la *Grenade entr'ouverte* et des *Filles d'Avignon*, le dramaturge puissant du *Pastre* et du *Pain du Péché*, traduit naguères par Paul Arène et qui est un chef-d'œuvre. C'étaient ensuite Anselme Mathieu, une cigale, un grand insoucieux comme les troubadours, charmeur exquis et pénétrant ; Félix Gras, qui a fait revivre la chanson de geste et le romancer provençal ; Bonaparte-Wyse, un Irlandais qui est venu apporter au félibrige sa brillante imagination cosmopolite ; Langlade, le peintre de la vie rurale, un Orphée languedocien ; Auguste Fourès, le dernier albigeois, poète patriote et artiste profond ; de Berlué-Pérussis, Paul Arène, le P. Xavier de Fourvières, Isidore Salles, Alexandrine Brémond, Arnavielle, Boissière, Valère-Bernard, d'admirables artistes ; Tavan, Ch. Rieu, Auguste Marin, Marius Girard, Jean, Monné, tout pénétrés de l'âme simple de leur pays ; Roumieux et Achille Mir, les chansonniers populaires de Montpellier et de Carcassonne ; Joseph Roux, le grand épique du Limousin, l'auteur célèbre des *Pensées* ; et tant d'autres que je ne puis nommer, qui continuaient l'œuvre déjà si magnifiquement couronnée, la réhabilitation des idiomes populaires.

Cependant Mistral s'affirmait de nouveau avec tout son génie dans *Calendal*, un frère de *Mireille*, qui le dépasse peut-être par la profondeur autochtone de sa poésie, et sa fière éloquence au nom des revendications de la race. Car si *Mireille* est le miel vierge, le miel de ces petites combes des Alpilles pareilles aux vallons de l'Hymette, *Calendal* est la moelle du lion, du symbolique Lion d'Arles que le poète a célébré. Toute sa jeunesse est dans *Mireille*, toute sa maturité dans *Calendal* ; elle y est encore avec tout son génie, dans les *Iles d'or*, ses poésies lyriques, adorablement variées, et, dans cette idylle suave de *Nerio*, un conte de fées, digne de l'Arioste, chronique rimée de l'histoire provençale, d'une inspiration si candide, d'un idéal si pur.

Ajoutons qu'il poursuivait parallèlement l'œuvre bénédictine de sa vie, le *Trésor du félibrige*, encyclopédie des dialectes d'oc, œuvre d'érudition profonde et de vivant patriotisme. C'est le complément naturel du dictionnaire de Littré, et la justification de l'œuvre des félibres.

Voilà l'homme qui mène le grand mouvement du félibrige, celui que les félibres de Paris, des exilés du ciel natal qui ont imaginé de se réunir tous les ans à Sceaux pour parler du pays, étaient, naguère, dans une fête désormais historique, à l'occasion du quatrième centenaire de l'Union de la Provence à la France. On y a pu y applaudir le poète pour son large patriotisme.

car l'union « libre et spontanée » dont il célébrait l'anniversaire, contribua, plus qu'on ne croit, à l'unité nationale, cette indestructible unité que le Provençal affirme encore de Bayonne à Vintimille, en dépit des insinuations étrangères et des méfiances jalouses des timorés.

Comme l'ancienne langue grecque, la langue d'Oc a plusieurs dialectes, qu'on ramènerait aisément à trois ou quatre formes littéraires. Le principal est celui du Félibrige primitif, « de la petite église provençale », qu'a célébrée Daudet, alors que le mouvement n'avait pas encore dépassé la Provence.

Mais la majorité des félibres écrit dans le dialecte aujourd'hui classique et depuis trente ans immuable de la vallée du Rhône. C'est celui de *Mireille*, des *Contes provençaux* et du *Pain du Pèché*. Nous n'avons fait place dans cette petite anthologie qu'aux poètes rhodaniens le plus justement célèbres. La langue d'Oc est une, malgré ses dialectes; et celui d'Avignon, je l'ai constaté par moi-même, demeure couramment compris des Pyrénées aux Alpes. C'est ainsi que le félibrige provençal, se constituant comme la grande académie du Midi, a pu rallier à son foyer unique toutes les manifestations isolées de la renaissance des pays d'Oc.

Il se divise aujourd'hui en quatre maintenances : Provence, Catalogne, Aquitaine et Languedoc; présidées par des *syndics* relevant du CONSISTOIRE, et réparties en écoles. Le Consistoire est la réunion des *majoraux*, de nombre limité (50) choisis parmi les mainteneurs dont le chiffre dépasse 1,500.

La seule maintenance de Provence compte dix écoles dont l'activité témoigne d'une organisation remarquable. Mais en dehors de la Catalogne (qui est assez indépendante de cette constitution, malgré ses rapports constants avec les Provençaux), et dont la renaissance littéraire aura surpassé toutes les espérances, l'Aquitaine est la région où les chances de popularité pourraient devenir les plus grandes. Malheureusement, l'importance des œuvres écrites a été jusqu'ici en raison inverse de la stabilité de la langue parlée dans le peuple.

La librairie félibrénne, que représentent depuis trente-huit ans plus de 1,500 ouvrages, a deux publics distincts : le public lettré qui ne s'adresse guère qu'aux œuvres, avec versions françaises, des Provençaux célèbres et à la *Revue félibrénne*¹, et le public paysan qui se repaît des chansonniers locaux et des almanachs de chaque province, toujours sans traduction. Le tirage du seul *Almanach provençal*² dépasse, depuis longtemps, le chiffre de 10,000 exemplaires. Ces chiffres éloquents témoignent d'une vitalité qui a son importance. Pourquoi en tirerait-on des conclusions qu'aucun des maîtres dont l'opinion a quelque poids, ne fait entrer dans les visées purement artistiques de cette œuvre conservatrice?... Tous, en effet, mettent le commencement de l'amour du pays dans le culte du clocher natal. C'est pour cela qu'ils ont pensé qu'il importait à leur Provence de conserver le plus possible sa vivante expression, sa langue. Déjà, du temps de Strabon, la *Provincia romana* était bi-lingue. Elle le sera encore longtemps, sans que pour cela sa langue d'Oc aspire à détrôner le français! Et d'ailleurs celui-là ne sait-il pas davantage, qui parle deux langues avec intelligence, que cet autre qui n'en sait qu'une imparfaitement?... Ici se poserait la question de l'enseignement du français par le provençal aux enfants des écoles primaires, système souvent nécessaire, et soutenu par des maîtres de l'Université, M. Michel Bréal à leur tête, en vertu de ce principe qu'une langue ne s'apprend bien que par comparaison avec

1. La *Revue félibrénne*, publication mensuelle franco-provençale, sous la direction de M. Paul Marieton, 9, rue Richepanse, Paris.

2. L'*Almanach provençal* est à sa 35^e année. Il est publié par Roumanille : librairie félibrénne, Avignon, qui édité les œuvres de la plupart des félibres. Celles de Mistral ont été publiées par MM. Charpentier, Hachette et Lemerre, Paris.

une autre qui nous est plus *native*, plus spontanée. Mais ce serait entrer dans une discussion qui dépasserait le cadre de cette exposition sommaire.

Après tout ce que je viens de rappeler, trop brièvement, comment ne pas qualifier de littérature un mouvement qui a cette envergure et cette profondeur?... La sève félibréenne a pénétré jusqu'aux plus lointaines extrémités du pays d'Oc et, là où elle n'a pas produit encore des poètes de génie comme Mistral et Aubanel en Provence, des chantres de la nature ou de l'histoire, de la taille de Langlade en Languedoc et de l'abbé Roux en Limousin, ou de grands prosateurs comme Roumanille, le joyeux conteur d'Avignon, qui est provençal comme était gaulois Béranger, et La Sinso, un Théocrite populaire, elle a du moins rencontré des hommes d'assez de patriotisme et de cœur pour habituer le peuple à cette idée qu'il ne devait pas jeter aux orties un idiome qui reflète ses mœurs et sa beauté.

L'œuvre du félibrige est donc basée sur le peuple et sur lui seul. La sincérité de ses poètes, vraiment représentants du peuple, a groupé autour d'eux tous les amis de la décentralisation et tous ceux qui ont fondé l'amour de la petite patrie, sur le sentiment de son histoire et de sa race. Du jour où Catalans et Provençaux eurent fraternisé, l'idée latine apparut aux félibres et le principe en fut solennellement proclamé. Les grandes fêtes internationales d'Avignon, de Montpellier, de Marseille, conçues dans le félibrige attirèrent ainsi sur l'idiome ressuscité et rendu à la vie littéraire la curiosité universelle et la considération. Je sais bien qu'on n'arrivera pas, par ce temps d'unitarisme à outrance, à faire à la langue provençale un meilleur sort que celui qui attend la plupart des langues de l'Occident, que tout au plus peut-elle aspirer à demeurer l'idiome littéraire d'un coin de France qui l'envoyait jadis civiliser l'Europe par la voix de ses troubadours. Mais le félibrige restera de longues années l'œuvre populaire de ses commencements. Mistral, en effet, le grand et généreux artiste, par son spiritualisme pur de tout alliage, par son profond amour du peuple, est le démocrate idéal. C'est qu'il se sent peuple lui-même et prédestiné à une œuvre de peuple, basée sur la famille et la tradition.

Il y a cinquante ans, lorsque Paris fa'sait à Jasmin le triomphe qu'il renouvelait et décuplait naguère pour Mistral, on parlait d'une langue expirante qu'un poète faisait vibrer pour la dernière fois. Les résultats inattendus de ces trente années répondent aujourd'hui suffisamment à ceux qui ont pensé pouvoir tuer d'un mot l'idiome de plusieurs provinces et de plusieurs siècles.

Et n'est-ce pas une double couronne pour la France que ses deux littératures, quand elle est seule à peu près en Europe à tenir droit encore le flambeau de l'esprit!

PAUL MARIÉTON.

LOU LIOUN D'ARLE

Desempièi que Diéu me gardo
 Sus la terro di vivènt,
 I' a' n lioun que me regardo
 Emé li dos narro au vènt.
 Lou cassaire que clapeïro
 Noun champèiro
 Lou gimerre roucassié,
 Car es un lioun de pèiro
 Agrouva sus Mount-Gaussié.

Au soulèu, lou grand bestiari
 I' a de jour sèmblo que dor;
 Pensatiéu e soulitari,
 I' a de jour sèmblo que d'or;
 Mai quand l'auro a la maliço,
 S'esfoulisso
 L'escamandre majourau,
 Rebufello sa pelisso
 E rugis au vènt-terrau.

Uno fes, iéu me diguère :
 Escalen vers lou lioun! —
 E davans quand ié fuguère,
 Me prengué lou vertouioun,
 En vesènt soun esquinasso
 Rouginasso
 Ounte cade emai mourven
 Ié fournisson la tignasso
 Que floutejo au caraven.

— « O vièi moustre, ié venguère,
 Esfins orre e couloussau,
 Dins toun saupre vène querre
 Lou destin di Prouvençau :
 Parlo, tu que sèntes courre
 Sus toun mourre
 L'escabot di nivoulas,
 Tu qu'as vist mounta li tourre
 E tounba li castélas. »

Lou lioun, bounias e brave,
 Me faguè : « Bèn-vengu sié
 Lou félibre qu'esperave
 Agrouva sus Mount-Gaussié...
 E d'abord que vos que parle,
 Escambarle
 Cinq cènts an, tout dins qu'un saut,
 E çai sian : lou lioun d'Arle,
 Me disien li Prouvençau.

LE LION D'ARLES

Depuis que Dieu me garde sur la
 terre des vivants, il est un lion qui
 me regarde, les deux narines au
 vent. Le chasseur qui est en quête
 n'assaille pas l'hippogriffe des ro-
 chers, car c'est un lion de pierre
 accroupi sur le mont Gaussier¹.

Au soleil, la grande bête semble
 d'or, à certains jours; pensive et so-
 litaire, à certains jours, elle semble
 dormir. Mais quand s'irrite la bise,
 se courrouce le monstrueux animal :
 il hérisse sa fourrure et rugit au
 mistral.

Une fois, je me dis : « Grimpons
 vers le lion ! » et, quand je fus de-
 vant lui, il me prit le vertige, en
 voyant son dos énorme, rouge et
 fauve, où oxycèdres et genièvres
 lui fournissent la crinière qui flotte
 au précipice.

« O vieux monstre, lui dis-je,
 sphinx horrible et colossal, dans ton
 savoir je viens chercher le destin
 des Provençaux : Parle, toi qui sens
 courir sur ton museau le troupeau
 noir des nuages, toi qui vis monter
 les tours et tomber les châteaux-
 forts. »

Le lion, bonasse et brave, me ré-
 pondit : « Bienvenu soit le félibre
 que j'attendais, accroupi sur le mont
 Gaussier... Et puisque tu veux que
 je parle, je franchis cinq cents ans,
 tout d'un bond, et nous voici : Le
 lion d'Arles, m'appelaient les Pro-
 vençaux.

1. Pic de la chaîne des Alpes, qui domine la ville de Saint-Remy en Provence.

« Asseta subre la glori
De Cesar, de Coustantin,
Pèr noublesse e pèr belori
Ai regna sus li Latin.
Li marin, fièr de ma caro
Que mas-carò
D'Arle li vièi pavaïoun,
Me saludon vuei encaro
Dins lou Goufre dou Lioun !

« Quand ma tufò mourrejavo
Sus li erso de la mar,
Qu'emé ièu cousinejavo
Lou lioun dou grand sant Marc,
Iéu ai vist, dins Sant-Trefume
Plen de lume,
Li rèi d'Arle courouna,
Li veïssèu curbi moun flume
E tout Arle tresana.

« Iéu ai vist la republico,
S'enclusclant de liberta,
Dintre la clamour publico
Elegi si poudesta ;
Iéu ai vist esglàri, pèsto
E tempèsto ;
Ai vist Roumo en Avignoun ;
E de touto noblo festo
Siéu esta lou coumpagnoun.

« Mai tout passo, e tout alasso ;
Estrambord devèn enuei ;
A la niue lou jour fai plaço ;
Tau risié que plouro vuei...
E de tout, sadou que n'è.e,
M'enanère
En badant comme un lesert ;
Vièi e triste, o, m'entournère
Uno niue dins lou desert.

« E perdu dins li clapiho,
N'aguènt plus arpo ni cro,
A la cimo dis Aupiho
M'empeirère sus lou ro...
Aro, escouto : la Prouvènço,
Pèr defenso,
Coume iéu, n'a plus d'oungloun...
E pamens de-longo, pènso
A sauta sus l'escaloun.

« Pèr l'engano o lou negoci
Que s'enausse quau voudra ;
Per lis armo e lou trigossi
Fague flori quau poudra :

« Assis sur la gloire de César, de
Constantin, par noblesse et par
beauté, j'ai régné sur les Latins : les
marins, fièrs de ma face qui cha-
marre l'antique pavillon d'Arles,
me saluent aujourd'hui encore dans
le Golfe du Lion !

« Quand ma tête se dressait sur
les vagues de la mer, quand me
traitait de cousin le lion du grand
saint Marc, moi, j'ai vu dans Saint-
Trophime resplendissant de lumière
les rois d'Arles couronnés, les vais-
seaux couvrir mon fleuve et tout
Arles exulter.

« Moi, j'ai vu la république, s'e-
nivrant de liberté, dans la clameur
populaire élire ses podestats ; moi,
j'ai vu terreurs et pestes et tempê-
tes ; j'ai vu Rome dans Avignon ; et
de toute noble fête j'ai été le com-
pagnon.

« Mais tout passe et tout fatigue ;
enthousiasme devient ennui ; à la
nuit le jour fait place ; tel riait qui
pleure aujourd'hui... Et de tout ras-
sasié, je m'en allai, gueule bée
comme un lézard, vieux et triste,
oui, je revins une nuit dans le dé-
sert.

« Et perdu dans la pierraille,
n'ayant plus griffes ni crocs, à la
cime des Alpillès je vins me pétrif-
fier... Maintenant, écoute : La Pro-
vence, pour défense, n'a plus d'on-
gles, comme moi... et sans cesse,
pourtant, elle pense à sauter sur
l'échelon.

« Par la ruse ou le négoce que
s'élève qui voudra ; par es armes
et le tumulte que triomphe qui
pourra : toi, Provence, trouve et

Tu, Prouvènço, trobo e canto !
 E, marcanto
 Pèr la liro o lou cisèu,
 Largo-ié tout ço qu'encanto
 E que mounto dins lou cèu ! »

E leu grand lioun de roco,
 Ounte crèisson li garrus,
 Ounte lou mourven s'acroco,
 Aco di, noun quinquè plus.
 Au soulèu que pounchejavo
 S'arrajavo
 Tout lou cèu eilamoundaut ;
 E, ravi, moun cor sounjavo
 A Miréio, à Calendau.

MANDADIS

A Pau Marietoun.

Marietoun, bèu counquistaire,
 Tu qu'as fa moun país tièu,
 E fas bèure si cantaire
 Dins li fèsto de l'estiéu ;
 De Sant-Cloud jusqu'à Sant-Charle.
 De Mount-Carle
 Fin qu'i serre de Lioun,
 Crido : glori au lioun d'Arle !
 Car t'espinoço aqèu lioun.

chante ! et marquante par la lyre
 ou le ciseau, répands-leur tout ce
 qui charme et qui monte dans le
 ciel ! »

Et le grand lion de roche sur le-
 quel croît la broussaille, où s'accro-
 che le genièvre, cela dit, rentra
 dans le silence. Au soleil qui venait
 de poindre s'irradiaient toutes les
 hauteurs du ciel ; et, ravi, mon
 cœur songeait à Mireille, à Cal-
 lendal.

ENVOI

A Paul Mariéton.

Mariéton, beau conquérant, toi
 qui as fait tien mon pays, et qui
 fais boire ses chanteurs dans les fêtes
 de l'été ; de Saint-Cloud jusqu'à San-
 Carlo, de Monte-Carlo jusqu'aux
 sommets de Lyon, crie : « Gloire
 au lion d'Arles ! » car ce lion a l'œil
 sur toi.

GREVANÇO

Quand lou lingui te vèn.
 Te souvèn
 Dou banc, de la muraio
 Di grands acacia
 Tant tuia,
 Et de la font que raio ?
 ANSELME MATHIEU.

RANCCEUK

Quand te vient la mélancolie,
 te souvient-il du banc, de la
 muraille, des grands acacias si
 feuillus, et de la fontaine qui
 coule ?

ANSELME MATHIEU.

I

Oh ! dins li draio engermenido
 Leissas me perdre pensatièu,
 Sus li tepiero tant unido
 Ounte enfantoun ièu me perdièu !
 Li parpaiolo
 De la draiolo,
 Lis agantave emé la man :
 Catarineto
 E galineto
 Me fasien touti soun rouman ;
 E la flourido
 Di margarido
 Pièi me disié : Tourno deman.

I

Oh ! dans les sentes gazonneuses
 laissez-moi me perdre pensif. sur les
 pelouses si unies où, tout enfant, je
 me perdais ! Les coccinelles du sen-
 tier, je les prenais avec la main :
 bêtes à Dieu et chrytomèles me fai-
 saient toutes leur roman : et la fo-
 raison des marguerites puis me di-
 sait : Reviens demain.

II

Oh ! vers li plano de tousello
 Leissas mè perdre pensatiéu,
 Dins li grand blad plen de rousello
 Ounte drouloun iéu me perdiéu !
 Quaucun me bousco
 De tousco en tousco
 En récitant souïn angeïüs ;
 E, cantarello,
 Li calândrello
 Iéu vau seguënt dins lou trelus...
 Ah ! pauro maire,
 Bèu cor amaïre,
 Cridant moun noum t'ausirai plus !

III

Oh ! long di gaudre bourda d'éuse
 Leissas mè perdre pensatiéu,
 Dins li garrus e dins li féuse
 Ounte jouïnas iéu me perdiéu !
 Uno chatouno
 Blanco é mistouno
 Aqui souvënt m'apareïssié :
 Iéu vese encaro
 Sa tèssto cláro
 E soun cors dre coume un laüsié ;
 E iéu revese
 Dins li roumese
 Sa bouco en flour que me risié.

IV

Oh ! pèr li vau e sus li mourre
 Leissas me perdre pensatiéu,
 E dins l'oumbrun di viéïi tourre
 Oünté, amourous, iéu me perdiéu !
 Dins l'ou dous flaire
 Que m'adus l'aire
 Aqui, de fes, retrouve un bais ;
 En soulitudo,
 Au vënt batudo,
 Aqui moun amo se coumplais,
 De remembranço,
 Noun d'esperanço,
 Moun esperit ansin se pais.

II

Oh ! vers les plaines de froment
 laissez-moi me perdre pensif, dans
 les grands blés pleins de ponceaux
 où, petit gars, je me perdais ! Quel-
 qu'un me cherche de touffe en touffe
 en récitant son *angelus* ; et, chan-
 tantes, les alouettes, moi je les suis
 dans le soleil... Ah ! pauvre mère,
 beau cœur aimant, je n'e t'entendrai
 plus, criant mon nom !

III

Oh ! le long des ravins bordés
 d'yeuses laissez-moi me perdre pen-
 sif, dans les cépées et les fougères
 où, jouvenceau, je me perdais ! Une
 jeune fille blanche et accorte m'ap-
 paraissait là, souvent. Je vois encore
 sa tête claire et son corps droit
 comme un laurier ; et je révois dans
 les buissons sa bouche en fleur qui
 me riait.

IV

Oh ! par les vals et sur les ro-
 ches, laissez-moi me perdre pensif,
 et dans l'ombre des vieilles tours où
 je me perdais, amoureux ! Dans le
 doux flair que l'air m'apporte, là,
 quelquefois, je retrouve un baiser ;
 en solitude, battue par le vent, là
 se complait mon âme ; de souve-
 nirs, non d'espérances, ainsi mon
 esprit se repait.

JOSEPH ROUMANILLE

MOUNTE VOLE MOURI

OU JE VEUX MOURIR

A ma maire.

A ma mère.

Dins un mas que s'escound au mi-
 [tan di poumié.

Dans un *mas* qui se cache au
 milieu des pommiers, — un beau

Un bèu matin, au tèms dis iero,
Siéu na d'un jardinié 'mé d'uno jar-
[diniero,
Dins 'li jardin de Sant-Roumié.

De sèt pàuris enfant venguère lou
[proumié...
Aqui ma maire, à la testiero
De ma brèssu, souvènt vihavo de
[niue 'ntiero
Soun pichot malaut que दौरmié.

Aro, autour de moun mas, tout ris,
[tout reverdejo;
Liuen de soun nis de flour, sous-
[piro e voulastrejo
L'auceloun que s'es enana !...

Vous n'en prègue o moun Diéu !
[que vosto man benido,
Quand aurai proun begu l'amarun
[de la vido,
Sarre mis iue mounte siéu na.
1847. — (Li Margarideto,)

matin, au temps des moissons, —
je suis né d'un jardinier et d'une
jardinière, — dans les jardins de
Saint-Remy.

De sept pauvres enfants je vins le
premier... — Là ma mère, au che-
vet — de mon berceau, souvent
veillait pendant des nuits entières
— son petit enfant malade qui dor-
mait.

Maintenant, autour de mon *mas*,
tout sourit, tout reverdi; — loin
de son nid de fleurs, soupire et vol-
tige — le petit oiseau qui s'est en-
volé.

Je vous en prie, ô mon Dieu ! que
votre main bénie, — quand j'aurai
assez bu l'amertume de la vie, —
ferme mes yeux où je suis né.

1847. — (Les Pâquerettes.)

MA VESINO

Ve, Goutoun, siés uno perleto;
As uno taio facho au tour,
D'iue que beluguejon d'amour;
Siés bravo autant que poulideio.

As un biais angeli, Goutoun,
Un cor d'or, uno amo innocènto;
As uno bouco qu'èi risènto,
Uno bouqueto d'enfantoun.

Finalamen, tu siés, vesino,
Un tresor, un bijout de rèi,
Mai, moun enfant, vici ço qu'èi:
P'a ges de roso sènso espino;

Ja res que noun siegue endeca;
Toun espino, jouino floureto,
E ta laido deco, paureto!
Èi qué jogues... emé lou cat!

Emé lou cat!... Ièr t'espinchave...
Vèngues pas me dire de noun;
Lou bressaves su ti geinoun;
E iéu, pecaire! souspirave!

MA VOISINE

Qui, Goton, tu es une perle; tu
as la taille faite au tour, des yeux
qui pétillent d'amour, tu es jolie
autant que sage;

Tu as un minois d'ange. Goton,
un cœur d'or, une âme innocente,
tu as la bouche souriante, la petite
bouche d'une enfant.

En un mot, tu es, ma voisine, un
trésor, un bijou de roi! Mais, mon
enfant, voici le mal: il n'est pas de
rose sans épine.

Il n'est rien de parfait ici-bas; ton
épine, jeune fleurette, et ton vilain
défaut, pauvrette, c'est... de jouer
avec le chat!

Ben mai l ié fasiés lis iue dous ;
Coume un enfant lou tintourlaves,
Lou sarraves, lou calignaves,
D'un ér e d'un biaï amistou.

E pèr toun cor èro uno fèsto :
Trefoulissiés, tout te risié.
Que te dirai ? Aco fasié
Drissa li pèu dessus ma tèsto !

Mai veici lou pus gros pecat :
Ié faguères uno babeto !
Pausères ta bello bouqueto
Dessus lou mourre de toun cat !

Via, tu siés, ma gènto vesino.
Un tresor, un bijout de rèi !
Mai, moun enfant, vaqui ço qu'èi :
T'a ges de roso sènso espino.

Se vouliés me crèire, Goutoun,
Lou mandariés cassa de rato,
Lou caressariés plus, ma chato !
Degaiarisé plus ti poutoun.

Ve, pièi se vos avé, ma bello,
Quaucarèn à tintourleja,
Un amour a poutouneja,
Poutounejo ta tourtourelo

Quand prenes toun catoun, m'amour,
Aco me treboulo e m'encagno :
Me sèmblo bèn vèire uno aragno
Qu'arpatejo sus uno flour !

Coucho aquelo bèsti, vesino,
Quand a toun entour miaulara,
E lèu ma muso te dira :
Si s uno roso sènso espino.

Avec le chat !... Hier, je t'examinais... Tu ne peux pas me dire non ; tu le serrais, tu le caressais d'un air amical et gentil.

Pour ton cœur c'était une fête : tu tressaillais, tu étais toute joyeuse. Que te dirais-je ! Les cheveux se dressèrent sur ma tête.

Mais voici ton plus gros péché : tu lui fis un petit baiser, tu posas ta jolie bouche sur le museau de ton chat !

Oui, ma gentille voisine, tu es un trésor, un bijou de roi, mais, mon enfant, voici la chose : jamais de rose sans épine.

Si tu voulais me croire, Goton, tu l'enverrais chasser des rats, tu ne le caresserais plus, ma fille, tu ne perdrais pas tes baisers.

Et puis, si tu tiens, ma belle, à avoir quelque chose à embrasser, embrasse plutôt ta tourterelle.

Mon amour, quand tu prends ton chat, cela me trouble et m'agace : il me semble voir une araignée se débattre sur une fleur.

Chasse cette bête, voisine, quand elle miaulera près de toi : alors ma muse te dira : tu es une rose sans épine !

AUBANEL

IDILO

N'èro pas uno rèino, uno rèino e
[soun trin,
Galoupant noublamen sus sa cavalo
[blanco,
Ere que, dins li grand bos, aubouro
[enjusqu'i branco
Touto la pouisso dou canin.

IDYLLE

Ce n'était pas une reine, une reine et son train, — galopant noblement sur sa cavale blanche, — et qui, dans les grands bois, soulève jusqu'aux branches — toute la poussière du chemin.

Noublamen galoupant sus sa blanco
[cavalo,
N'èro pas uno rèino emé damo e
[varlet,
Que d'un mot de sa bouco e d'un
[cop d'iue soulet
Vous fai la caro roujo o palo.

N'èro rên qu'uno enfant dessus uu
[ase gris
Que de-long d'un draiou anava
[plan-planeto;
E pèr lou proumié cop vesiéu lo
[chatouneto
Que, segur, m'avié jamai vist.

Es vers la Font-di-Prat que venié;
[se rescontro
Qu'èro estré lou camin pèr passa
[touti dous,
E la chato diguè : — Jouvènt, avi-
[sas-vous :
L'ai reguigno! — E me riguè
[contro.

— Tenès, passas davans! — E,
[pèr delice, alor,
La regarde e m'aplante, e vaqui que
[s'arrèsto...
Uno rèino, belèu, m'aurié vira la
[tèsto.
Mai, pèr l'enfant, viré moun cor.

Oh! n'èro qu'uno enfant, e n'èro
[que mai bello!
Soun courset de basin, trop pichot
[e trop just,
Badavo un pau davans, e si poulit
[bras nus
Sourtien de sa mancho de telo.

De fichu, n'avié ges : èro au tèms
[de la caud;
Em'un brout d'amourié la chato se
[ventavo;
An dous balin-balant de l'ase que
[troutavo
Penjavon si bèu pèd descau.

S'arrèsto. — Un an de mai, e de
[ièu avié crento!
E pamens, e pamens parlerian pas
[d'amour.

Noblement galopant sur sa blanche cavale, — ce n'était pas une reine avec dames et varlets, — qui d'un mot de sa bouche et d'un seul coup d'œil — vous fait le visage rouge ou pâle.

Ce n'était rien qu'une enfant sur un âne gris — qui le long d'un sentier s'en allait doucement, — et pour la première fois, je voyais la bachelette — qui bien sûr ne m'avait jamais vu.

C'était vers la Fontaine des Prés qu'elle venait; il se trouve — que le chemin était étroit pour passer tous deux, — et, la fillette dit : « Jeune homme, prenez garde, — l'âne rue ! » Et elle me rit au nez.

« Tenez, passez devant. » Et avec délice alors, — je la regarde et me plante là et voilà qu'elle s'arrête... — une reine peut-être m'aurait tourné la tête, — mais l'enfant tourna mon cœur.

Oh! ce n'était qu'une enfant, et elle n'en était que plus belle. — Son corset de basin, trop petit et trop juste, — baïllait un peu devant, et ses jolis bras nus — sortaient de sa manche de toile.

De fichu, elle n'en avait pas : c'était au temps de la chaleur; — avec un brin de mûrier la fille s'éventait. — Au doux balin-balant de l'âne qui trottait, — pendaient ses beaux pieds déchaussés.

Elle s'arrête. Un an de plus, et de moi elle aurait eu honte; — et pourtant, et pourtant, nous ne parlâmes pas d'amour. — Mais

Mai l'enfant venié fiho, e chaque
[an, chaque jour
La fasié pu grando e pu gento.

Pèr lis èr, pèr lou bias e pèr la ma-
[jesta
N'ai pas vist coume aco, d'enfant,
[dins li grand vilo ;
Poudès cerca long-tèms, poudès
[cerca sus milo
Tant d'innocènço et de bèuta !

— Ma mignoto, coume es toun
[nouv ? — Vous lou vau dire :
Li gènt me dison Roso, e ma
[maire Rousset.
— E toun ase, coume èi que ié
[dison ? Blanquet ?...
L'enfant alor se met à rire.

— As de fraire, as de sorre, o ti
[gènt n'an que tu ?
— Siéu l'einado de cinq. — Tu
[l'einado, jouineto ?
— Un que s'envai soulet, un encaro
[que teto,
Emé dous autre pèr dessù !

— T'an après à legi ? Siés estado à
[l'escolo ?
— Oh si ! — Ta coumunioun ? —
[L'ai facho l'an passa.
— E mounte vas ? — Mi gènt meis-
[sounon, sian pressa ;
M'envau au plan, darrié la colo.

Et l'enfant viré net dintre li pina-
[tèu...
O Bèuta, coume fau que siegues
[pouderouso,
Pèr avé, de moun cor, de ma vido
[amourouso,
Un moumenet gara lou feu !

l'enfant devenait fille, et chaque an,
chaque jour — la faisait plus grande
et plus charmante.

Pour l'air, pour la tournure et
pour la majesté, — je n'en ai pas vu
comme cela, d'enfant, dans les
grandes villes ; — vous pouvez
chercher longtemps, vous pouvez
chercher sur mil'e — tant d'inno-
cence et de beauté !

« Ma mignonne, comment te
nommes-tu ? » « Je vais vous le dire :
— les gens m'appellent Rose, et
ma mère Roset. — Et ton âne,
comment est-ce qu'on le nomme?...
Blanquet?... — L'enfant alors se
met à rire.

— As-tu des frères, as-tu des
sœurs, ou ta famille n'a-t-elle que
toi ? — « Je suis l'aînée de cinq. »
Toi, l'aînée, jeunette ? — Un qui
marche seul, un qui tette encore,
— avec deux autres par surcroît.

« T'a-t-on appris à lire ? Es-tu
allée à l'école ? — « Oh oui ! » « Et ta
communion ? — Je l'ai faite l'an
passé. — « Et où vas-tu ? » « Mes pa-
rents moissonnent, nous sommes
pressés ; — Je m'en vais à la plaine,
derrière la colline. »

Et l'enfant tourna net dans les
jeunes pins... — ô Beauté, comme
il faut que tu sois puissante, — pour
avoir de mon cœur, de ma vie
amoureuse, — un court moment,
ôté le fiel !

LOU CAPITANI GRÈ

Un capitani grè que pourtavo cui-
[rasso,
Dou tèms de Barbo-Rouso, es esta
[moun aujou ;

LE CAPITAINE GREC

Un capitaine grec qui portait cui-
rasse, — du temps de Barberousse,
a été mon aïeul ; — cherchant les
rudes coups, ivre du cliquetis — des

Cercant lis estramas, ébri dou chà-
 [plachou
 Dis armo, ferre au poung, cridavo :
 [Arrasso ! arrasso !

Pèsto, lioun, sablas, famino, dardai
 [fou,
 Avié tout afrounta ! Li loup, li tár-
 [tarasso
 Seguissien trefouli sa cavalo ne-
 [rasso,
 Car sabien que i'aúrié de mort ún
 [terro-sou.

Vint an chaplé li Turc, raubè li
 [Sarrasino ;
 Soun espaso au soulèu lusissié cre-
 [mesino,
 Quand sus li Maugrabin passavo
 [coume un flèu,

A grand galop, terrible, indoum-
 [table, ferouge !
 D'aquí vèn que, pèr fès, de sang
 [moun vers es rouge :
 Tire d'éu moun amour di femo e
 [dou soulèu.

armes, le fer au poing, il criait : Ar-
 rière ! arrière !

Peste, lions, déserts, famine, so-
 leil fou, — il avait tout affronté !
 Les loups, les vautours, — sui-
 vaient, avides, sa cavale noire, —
 car ils savaient qu'il y aurait de
 morts une jonchée.

Vingt ans il tailla les Turcs en
 pièces, enleva les Sarrazines ; —
 son épée au soleil reluisait, cra-
 moisie, — quand sur les Maugra-
 bins il passait comme un fléau,

Au grand galop, terrible, in-
 domptable, farouche ! — Voilà d'où
 vient que parfois mon vers de sang
 est rouge : — Je tire de lui mon
 amour des femmes et du soleil.

LI SET POUTOUN

Cansoun.

A Paul Marieton.

Sus li cimo e dins la Crau,
 Quand tout clino à l'auro que bramo,
 Aut lou front, auto moun amo,
 M'agrado lucha'mè lou vènt-terrau,
 È dins la rafalo,
 Alor prene d'alo,
 Trésane quand vèn
 M'embrassa lou vènt.
 Et la terro farandoulò,
 De poutoun jamai sadoulo.

Fai un jour galoi e blu,
 Lou soulèu d'ivèr escandiho,
 Soun dardai ris dins l'erbiho
 E traüco li pin de milò belü,
 Que la calò es douço !

LES SEPT BAISERS

Chanson.

A Paul Marieton.

Sur les cimes et dans la Crau —
 quand tout s'incline à la bise qui
 hurle, — haut le front, haute mon
 âme, — il me plaît de lutter avec le
 grand vent. — Et dans la rafale,
 — alors je prends des ailes ; — je
 tressaille quand vient m'embrasser
 le vent.

Et la terre farandole, — de baisers
 jamais assouvie.

Il fait un jour joyeux et bleu, —
 le soleil d'hiver resplendit, — ses
 rayons rient dans l'herbe — et trouent
 les pins de mille étincelles. — Que
 l'abri est doux ! — Couché sur la

Coucha sus la mouso,
Caresso-me lèu,
Poutoun dou soulèu !
E la terro farandoulo,
De poutoun jamai sadoulo.

Li blad verd se soun daura ;
L'aire brulo e la caud acraso ;
Ges de nivo, plôu de braso ;
Li bèstio, li gènt, lou sause e lou prat,
De set tout barbèlo.
Oh ! que l'aigo es bello !
Oh ! qu'es fres e bon
Lou poutoun di font !
Et la terro farandoulo,
De poutoun jamai sadoulo.

Mai un flasque de vin viè
Enca mies lèvo la pepido ;
Lou vin, lou vin es la vido ;
En joïo, en amour, lou vin es lou rèi !
Vejas rouge e linde,
Agoutarai l'inde ;
Farai quatre vint,
Cènt poutoun au vin.
E la terro farandoulo,
De poutoun jamai sadoulo.

Souto lis amelié blanc,
Le belli chato cremesino,
Boumbet riche e taïo fino,
S'espasson à courre emé si galant.
Cercas-vous, poutouno
Di bouco bessouno.
Pàuris amourous
Embriagas-vous !
Et la terro farandoulo,
De poutoun jamai sadoulo.

Uno maire, sus soun cor,
Bresso l'enfant de longuis ouro ;
Tre que se revihio e plouro,
D'un flot de pouton l'assolo e l'endor.
O poutoun de maire,
Sies lou mai amaire !
Poutoun lou meïour
Di poutoun d'amour !
E la terro farandoulo,
De poutoun jamai sadoulo.

Tu que fas que galoupa,
E ti grands os fan li clinclèto
Sus touz chivau, Mort-peleto !

mousse, — caresse-moi vite, —
baiser du soleil !

Et la terre farandole, — de bai-
sers jamais assouvie.

Les blés se sont dorés ; — l'air
brûle et la chaleur écrase ; — point
de nuage, il pleut de la braise ; —
— les bêtes, les gens, le saule, le
pré, — de soif tout languit. — Oh !
que l'eau est belle ! — Oh ! qu'il
est frais et bon — le baiser des fon-
taines !

Et la terre farandole, — de bai-
sers jamais assouvie.

Mais un flacon de vin vieux —
encore mieux ôte la pépie ; — le
vin, le vin, c'est la vie ; — en joie,
en amour, le vin est le roi ! —
Versez rouge et clair, — j'épuiserai
le broc ; — je ferai quatre-vingts, —
cent baisers au vin !

Et la terre farandole, — de bai-
sers jamais assouvie.

Sous les amandiers blancs — les
belles filles empourprées, — corset
riche et taille fine, — se récréent à
courir avec leurs galants. — Cher-
ch z-vous, baisers — des lèvres
jumelles ; — pauvres amoureux,
enivrez-vous !

Et la terre farandole, — de bai-
sers jamais assouvie.

Une mère, sur son cœur, —
berce l'enfant de longues heures ;
— aussitôt qu'il se réveille et pleure,
— d'un millier de baisers elle le
le console et l'endort. — O baiser
de mère, — tu es le plus aimant !
— baiser le meilleur — des baisers
d'amour !

Et la terre farandole, de baisers
jamais assouvie.

Toi qui ne fais que galoper, — dont
les grands ossements claquent
— sur ton cheval, ô Mort-squelette !

Regardo ma porto e t'arrêstes pas.
De toun poutoun orre
S'un jour fau que more,
T'espère en cantan :
Vène dins cent an !
Et la terro farandoulo
De poutoun jamai sadoulo.

THÉODORE AUBANEL

— regarde ma porte et ne t'arrête pas. — De ton baiser horrible — s'il faut, un jour, que je meure, — je t'attends avec des chansons : — viens dans cent ans !

Et la terre farandole, — de baisers jamais assouvie.

T. A.

RESPOUNSO

A ti Poutoun, Aubanèu,
Manco lou poutoun de la Glòri
Que t'a cenchà de belòri,
Dempieù qu'a ti det a mes soun anèu !
E ta pouèsio
Es uno ambrosio
Qu'empuro la niue
Di cor e dis iue !

PAUL MARIETON

RÉPONSE

A tes baisers, Aubanel, — il manque le baiser de la gloire — qui t'a revêtu de ses splendeurs, — depuis qu'elle t'a mis son anneau au doigt ! — Et ta poésie — est une ambrosie — qui embrase la nuit — des cœurs et des yeux.

P. M.

LI FABRE

A-n-Anfos Daudet.

Coume un cavalé qu'èi pressa,
Arregardas lou jour passa :
Sus soun camin lou vèspre ombrejo.
Tau qu'un bregand dins la fourèst,
La traito niue es à l'arrèst ;
L'auro déjà boufo plus frejo ;

Boufo plus forto e fai gibla
Li pibo proumto à gingoula ;
Lou bàrri di nivo s'estrasso ;
L'cr gisclo esblèugissent, leissant
Un long ridèu coulour de sang
Que floto fouita pèr l'aurasso.

L'encèndi s'atubo au tremount.
D'uno bataïo de demoun
Dirias de-fes lou tuert aouge ;
Dirias, dins li nivo espouti,
Que de manescau fantasti
Tabason sus lou souleu rouge.

Tantost dre, tantost se plegant,
Dins lou cèu li fabre gigant,
Brassejant d'uno ardour ferouno,
Forjon pèr lou jouine matin

LES FORGERONS

A Alphonse Daudet.

Comme un cavalier qui se hâte,
— regardez le jour passer : — sur son chemin le soir verse l'ombre. — Tel qu'un brigand dans la forêt, — la nuit traîtresse est à l'aifût ; — le vent souffle déjà plus froid ;

Il souffle plus froid et fait pencher — les peupliers prompts à gémir. — Le rempart des nuages se déchire ; — l'or jaillit éblouissant et laisse — un long rideau couleur de sang — qui flotte, fouetté par la tempête.

L'incendie s'allume au couchant. — D'une bataille de démons — on dirait parfois le choc orageux ; — on dirait, dans les nuages en lambeaux, — que des maréchaux fantastiques — frappent sur le soleil rouge.

Tantôt debout, tantôt ployés, — dans le ciel, des forgerons géants, — avec des gestes ardents, farouches, — forgent pour le jeune matin —

Li rai d'or, li rai diamantin
Que dou soulèu soun la courouno.

les rayons d'or, les rayons de dia-
mant, — qui du soleil sont la cou-
ronne.

Belugo, uiau e lamp de fio.
Fan un grand e terrible jo ;
La braso reboumbis en plueio ;
Tout cremo, la terro e lou cèu ;
Fugisson li darriés aucèu ;
Lis aubre an de carboun pèr fueio.

Étincelles, éclairs, gerbes de feu,
— font un jeu grand et terrible :
— la braise s'élance et retombe en
pluie ; — tout brûle, la terre et le
ciel ; — les derniers oiseaux fuient ;
— les arbres ont des charbons pour
feuilles.

Sus li serre blu, i'a'n moumen,
La lunò espincho douçamen,
Còume uno nouvièto crentouso ;
Dins soun bèu draiou argentà
Sèmblo que n'ausò pas mounta ;
Tant l'esluciado èi souvertouso.

Sur les collines bleues, il y a un
instant ; — la lune doucement épie,
— comme une fiancée peureuse ;
— dans son beau sentier argenté,
— il semble qu'elle n'ose pas monter,
— tant l'éruption est formi-
dable.

Li fabré devènon negras,
Lou martèu alasso li bras,
Lou fum ennivoulis la flamo ;
E lou soulèu encourroussa,
De l'orrè enclumè cabussa,
Se jito dins la mar que bramo.

Les forgerons deviennent noirs,
— le marteau fatigue les bras, — la
fumée enveloppe la flamme ; — et
le soleil en courroux. — de l'hor-
rible enclume renversée — se jette
dans la mer qui hurle.

1876. — (*Li Fibo d'Avignon.*)

1876. — (*Les Filles d'Avignon.*)

ANSELME MATHIEU

A GUIHEN BONAPARTE-WYSE

A WILLIAM BONAPARTE-WYSE

Aqueste mes de mai, s'ères vengu
[me vèire
Dins moun viè Castèu-Ndu,
Aurian, bèu roussignòu,
Còume dous amoureux, ensèn turta
'lou vèire.

Ce dernier mois de mai, si tu
étais venu me voir dans mon vieux
Châteauneuf, nous eussions, beaux
rossignols, comme deux amoureux,
heurté le verre ensemble.

D'aquéu bon vin d'elèi, viéu còume
[lou quinsoun
E rous còume la pruno,
Que, dins sa coulour bruno,
l'a lou sang dou jouvènt e lou fiò
[cansoun

O le bon vin de choix, vif comme
le pinson et doux comme la prune ;
il a dans sa couleur brune le sang de
la jeunesse et le feu des chansons !

Se lou Rose, es vrai, de ma pichouno
[terro

A rousiga li bord,
Me restò enca lou cor,
Bon còume l'ou bon pain e plus grand
[que ço qu'èro.

Si le Rhône, il est vrai, de mon
petit coin de terre a rongé les bords,
j'ai toujours mon cœur, bon comme
le pain blanc, et plus grand qu'il
n'était

Me rësto lou soulèu, que res pòu
[nous gara,
Lou cant de l'auceliho
Que l'aubo escarrabiho,
Et li flour qu'au printèms flourisson
[dins li prat.

Me rësto, bèu milord, l'essame di
[chatouno
Au quiet fouligaud,
Au rire que fai gau,
Car se mesclo de-longo au brut de
[si poutouno.

E me rësto li bos, elis erme, e li riéu,
E lis aureto folo
Que retrescon la colo,
E fan de mouu vilage un paradis de
[Dieu.

Milord, s'ères vengu dins ma cham-
[breto bluio,
Un recati mignoun
Que regardo Avignoun
Enaura peralin sa tourre de la Luio,

Ve, mies qu'à santo Estello aurian
[felibreja :
Aurian, au noum di rèire,
Tant fa dinda lou veïre,
Que li rèire d'amount aurien richou-
[neja.

As miès ama, parèis, di comte e di
[princesso
Lou frou-frou vòuladis
E lis entravadis,
Que de veni treva ma pauo genti-
[lesso.

Sabes dounc pas, milord, qu'au pais
[provençau.
La pouisso que varaïo
Dins lou founs d'uno draïo,
Es mai noblo souvènt que li rò plus
[aut...

Li tres quart dou Miejour, sian de
[bono famihó,
Et tau, dins un gara,
Lou vesès laboura
Que se pourrié signa Comte de Ven-
[timiho.

J'ai toujours le soleil que nul ne
peut ravir, et le chant des oiseaux
qu'éveille l'aurore, et les fleurs que
les prés voient fleurir au printemps.

J'ai toujours, beau mylord, l'es-
saim des jeunes filles aux folâtres
ébats, au rire égayeur qui se mêle
sans cesse aux bruits de leurs baisers.

J'ai toujours les bois, la lande et
les ruisseaux, et les brises folles qui
rafraichissent la colline et font de
mon village un paradis de Dieu.

Si tu étais venu, mylord, dans
ma petite chambre bleue, un mi-
gnon réduit qui regarde Avignon
élever au lointain sa tour de l'hor-
loge.

Va, mieux qu'en Sainte-Estelle,
on aurait félibré ; on aurait, au nom
des ancêtres, si bien choqué les
verres, que les ancêtres de là-haut
auraient souri.

Tu as préféré, paraît-il, des comtes,
des princesses, le frou-frou et les
embarras, que de venir visiter ma
pauvre gentillesse.

Tu ne sais donc pas, mylord,
qu'en pays provençal, la poussière
qui traîne dans le fond d'un sentier
est plus noble souvent que les rocs
les plus hauts...

Les trois quarts du midi nous
sommes de bonne race, et tel que
dans un champ vous voyez labourer,
pourrait signer : comte de Vinti-
mille.

Mai au siècle ounte sian, li fièr,
[ounte es que soun ?
Tout cour à la rapiho...
Fau manja si grapìho,
Se voulès resta libre e canta de can-
[soun.

Adounc, en t'esperant pèr faire uno
[regalo.
Fidèu à ma foulé
Coume un viè chivalié,
Libre demourarai dins mi canto-
[cigalo.

E coume nosti rèi gardon si flour-
[dalis,
Iéu, dre dins moun paurige,
O, dre mau-grat l'aurige,
Gardarai ma deviso « inimitabilis ».
Castèu-nòu-dou-Papo, jun 1882.

Mais, au siècle où nous sommes,
les vaillants où sont-ils ? Tout court
à la rapine... Il faut manger ses
grapilles, si l'on veut rester libre et
chanter des chansons.

Aussi, en t'espérant pour nous
réjouir ensemble, fidèle à ma folie
comme un vieux chevalier, libre je
resterai dans mes chants de ci-
gale.

Et de même que nos rois gardent
leurs fleurs de lys, moi, debout dans
ma pauvreté, oui, droit malgré
l'orage, je garderai ma devise :
Inimitabilis !

FÉLIX GRAS

LA ROUMANÇO DU RÈI EN PÈIRE

A F. Mistral.

Lou Rèi En Pèire mounto à chivau,
E coume un lamp arribo d'avau.
A chivau,
Emé sa longo espaso
Arribo d'eilavau.

A cuirasso d'argènt, casco d'or,
Blouquié d'aram que paro la mort.
Casco d'or,
E lanço bèn pounchudo,
Noun s'enchau de la mort.

Lou pople brave e fièr d'Aragoun
S'aubouro e lou seguís, l'armo au
[poung.
D'Aragoun
Tout lou pople s'aubouro
E boundo, l'armo au poung.

Li dono e li troubaire an ploura :
Bessai lou rèi alin mourira...
An ploura,
Li dono tant pouldido !
Dison que mourira.

LA ROMANCE DU ROI DOM PIERRE

A F. Mistral.

Le roi Dom Pierre monte à cheval,
Et comme un éclair il arrive de là-bas
A cheval,
Avec sa longue épée
Il arrive de là-bas.

Il a cuirasse d'argent, casque d'or,
Bouclier d'airain, parant la mort,
Casque d'or,
Et lance bien pointue,
Il n'a souci de la mort.

Le peuple brave et fier d'Aragon,
Se lève et le suit l'arme au poing.
D'Aragon
Tout le peuple se lève
Et bondit l'arme au poing !

Dames et Troubadours ont pleuré :
Le roi peut-être au loin va mourir.
Ont pleuré
Les Dames si jolies,
Elles disent qu'il mourra ..

Li Pirenèu menèbre, gigant,
Tremolon davans Pèire-lou-Grand.
Mount gigant
An saluda l'armado
Dou rèi Pèire-lou-Grand.

I porto de Toulouso, un matin
Picon li cavaucaire Latin.
Un matin,
Bandiero desplegado
Arribon li Latin.

Vite li bèlli dono, i balcoun,
Saludon lou bèu rèi d'Aragoun :
I balcoun
Moron d'amour li dono
Pèr lou rèi d'Aragoun.

Mai éu qu'a lou cor tendre, autant-
[lèu
Estaco soun chivau à l'anèu.
Autant-lèu
A la plus bello dono
Vai porge soun anèu.

Noun i'a que lis estello qu'an vist
Lou parèu amourous dius lou nis :
Lis an vist
Se douna la becado
Coume d'aucèu au nis.

Pamens, à la primo-aubo èro dre
De davans li pourtau de Muret,
Èro dre
Coume l'aubre di mourre,
E sarravo Muret.

Mount-Fort e si crousaire, subran,
Sorton coume de loup, fan qu'un
[bram.
Zou! subran
Li lanço s'entre-croson,
E s'ausis plus qu'un bram.

Pèire a sa lanço routo. N'es rèn :
Sa grando espaso sègo à-de-rèng!
Noun, es rèn!
Car soun espaso sègo
Douge tèsto à-de-rèng!

Lou sang ié gislo au poung, cre-
[mesin,
E taco soun chivau sarrasin.

Les Pyrénées sombres, gigantesques,
Tremblent devant Pierre-le-Grand.
Les monts geants
Ont salué l'armée
Du roi Pierre-le-Grand.

Aux portes de Toulouse, un matin,
Frappent les chevaliers Latins.
Un matin,
Bannières déployées,
Arrivent les Latins.

Vite les belles Dames, aux balcons,
Saluent le beau roi d'Aragon :
Aux balcons,
Se meurent d'amour les Dames
Pour le roi d'Aragon.

Mais lui, qui a le cœur tendre, aus-
[sitôt,
Il attache son cheval à l'anneau.
Aussitôt
A la plus belle Dame
Il offre son anneau.

Seules les étoiles ont vu
Le couple amoureux dans le nid ;
Elles les ont vus
Se donnant la becquée,
Comme oiseaux dans le nid.

Cependant, à la prime-aube il était
[debout
Devant les portes de Muret.
Il était debout,
Comme l'arbre des montagnes,
Et il bloquait Muret.

Montfort et ses croisés soudain
Sortent comme des loups, ne font
[qu'un cri.
Soudain
Les lances s'entre-croisent,
On n'entend plus qu'un cri!

Pierre a sa lance brisée. Cen'est rien
Sa longue épée fauche à la file. !
Non, ce n'est rien,
Car son épée fauche
Douze têtes à la file!

Le sang cramoisi lui jaillit au poing,
Et tache son cheval sarrasin.

Cremesin,
Se mesclo emé l'escumo
Dou chivau sarrasin.

Mai quatre lanço au cop fan soun
[trau,
E Pèire laïssò ana sa destrau.
Fan soun trau
Li lanço empouïounado,
E lacho sa destrau !

Plouras, dono e troubaire ! Es
[tomba
Lou rèi que pèr Toulouso se bat.
Es tomba
Subre l'erbo flourido...
E finis lou coumbat.

Cramoisi,
Il se mêle avec l'écume
Du cheval sarrasin.

Mais quatre lances, à la fois, font
[leur trou,
Et Pierre laisse tomber sa hache.
Font leur trou
Les lances empoisonnées.
Et il laisse tomber sa hache !

Pleurez, dames et troubadours ! Il se
[meurt,
Le roi qui pour Toulouse se bat.
Il se meurt
Sur l'herbe fleurie...
Et finit le combat.

(*Le Romancero provençal.* — 1887.)

PAUL ARÈNE

A LA PERDUDO

L'aubo nouvello se levavo
Darrié li roucas e li pin,
E Viveto, de grand matin,
Touto souleto s'enanavo.

— Ounte vas, Viveto, ounte vas ?
Disien li favard dins li roure,
A la perdudo ounte vas courre ?
Ti gènt dormon encaro au mas.

Ounte vas ? disié l'auro fresco,
Escarrabihant sus son côté
Si péu bioundin, si long péu fôu,
Si frisoun rous commé uno bresco.

Lou riéu, que se vèi trelouï
Souto li piboulo e li sauses
Souspiravo : escouto, se m'auses...
Mai la piéucello l'a pa'usi.

La piéucello s'envai, pécaire !
S'envai à la gardo de Diéu,
S'oublida, jusqu'au prim soulèu,
I cansoun de soun calignaire.

E li favard plouon que mai,
E que mai plouro l'auro folo,

A L'AVENTURE

L'aube nouvelle se levait derrière
les roches et les pins, et Vivette,
de grand matin, toute seulette, s'en
allait.

Où vas-tu, Vivette, où vas-tu ?
disaient les ramiers dans les chênes,
à l'aventure où vas-tu courir ? tes
gens dorment encore au mas.

Où vas-tu ? disait la brise fraîche
en éparpillant sur son cou ses blonds
cheveux, ses cheveux fous, ses bou-
cles rousses comme un rayon de
miel.

Le ruisseau, qui se voit reluire
sous les peupliers et les saules, sou-
pirait : Si tu m'entends, écoute...
Mais la fillette n'a pas entendu.

La fillette s'en va, pécaire ! elle
s'en va à la gardé de Diéu, s'oublier,
jusqu'au premier soleil, aux chan-
sons de son amoureux.

Et les ramiers en pleurent encore
plus, en pleure encore plus la brise

E li raïoulet de la colo
Fan souto l'erbo verde : Ai, ai!

Sisteroun, 1864.

folle, et les ruisselets de la colline
font sous l'herbe verte : Hélas!
Hélas !

Sisteron, 1864.

PLOU E SOULÈIO

Ronnâo provençalo

Lou vieïoungé plouïro ;
Nautri cantavian,
Mascara d'amouro
Coume de Boumian ;
Cantavian Marsiho
Que sus un pont nou
Ié plou e soulèio ;
Ié souleio e plou.

L'aigo poutounejo,
Claro en tremoulant,
Si grand paret frejo
E si pieloun blanc.
De pont tant requiste
Se n'es jamai vist :
Lou soulèu i'es triste,
Lou blasin ié ris.

Lou blasin l'arroso,
Pecaire ! mai lèu
La coulour di roso
Ié vén dou soulèu ;
E li calignaire
Rèston aplança
Sachènt pas que faire,
Ploura vo canta !

L'iver que deslamo
A rout lou pont nou ;
Aro es dins moun amo
Que soulèio e plou ;
Aro tout me bagno
E brûlo lou cor,
Rai trempa d'eigagno,
O bêu blasin d'or !

PLUIE ET SOLEIL

Ronde provençale

La vieillesse pleure ; enfants, nous
chantions, barbouillés de mûres en
vrais Bohémiens ; nous chantions
Marseillé, où sur un pont neuf il
pleut et soleillé, il soleille et pleut.

L'eau caresse et baise, claire en
frissonnant, ses grandes parois froi-
des et ses piliers blancs. De pont si
féérique, jamais on n'en vit : le so-
leil y est triste et la pluie y rit.

L'averse l'arrose, hélas ! mais
bientôt la couleur des roses lui vient
du soleil ; et les amoureux restent
là plantés, ne sachant que faire,
pleurer ou chanter.

L'hiver, ses débâcles, ont rompu
le pont neuf, et c'est sur mon âme
qu'il soleille et pleut maintenant ;
maintenant tout me brûle et transite
le cœur, rayons qui ruissellent ou
claires pluies d'or !

ALEXANDRINE BRÉMOND

LOU CATOUN NEGRE

Ai un cantoun qu'ei bèn galant,
Un catoun negre qu'a lou flanc
Taca de blanc

LE CHATON NOIR

J'ai un chaton bien joli, un cha-
ton noir dont le flanc a des taches
blanches.

Porto, fièr, la caudo fourruro
De soun pèu sedous e poulit,
E tirasso, sèns la sali,
Sa longo co coume paruro.
Se vesias coume ié van bèn,
Drecho si pichotis auriho,
Soun bout de nas rose e tambèn
Sa moustacho e soun iue que briho !
Ah ! se vesias coume èi galant
Moun catoun negre qu'a lou flanc
Taca de blanc !

D'imour jougarello e plasènto,
Sauto e se pendoulo i rideù,
E barrulo li cabedèu,
Cour après li fueio brusènto.
Se vesias si gènt viravout,
Quand tèn un gârri dins si pato :
E lou buto, e lou viro, e vou
Que jogue emai tague lou mato :

Ah ! se vesias coume èi galant
Moun catoun negre qu'a lou flanc
Taca de blanc !

Voulès pas que l'ame ? Afourtisson,
Li maire-grand, que de-segur
Un cat negre porto bonur
I chatouno que l'abarisson :
Fugues dounc lou réi dou fougau,
O moun cat en raubo negreto !
Mai mesfiso-te que fas gau,
Gau à la boumiano moureto !

Pèr que lou raubo, èi trop galant,
Moun catoun negre qu'a lou flanc
Taca de blanc !

Iuei marco de vesito : bagno,
Passo so pato de velout
Sus sis auriho : vesès lou !
Quau vendra me teni compagno ?
Digo, Minet, digo-me lèu !
Eu me répond : Barrò toun libre,
Que, pèr canta lou bon soulèu,
Dins toun mas vénon de felibre.

Vesès bèn qu'èi brave e galant,
Moun catoun negre qu'a lou flanc
Taca de blanc !

BREMOUNDO DE TARASCOUN.

Il porte fièrement la chaude four-
rure de son poil charmant et soyeux
et traîne, sans la salir, sa longue
queue comme une parure. Si vous
voyiez comme le flattent ses petites
oreilles droites, son bout de nez
rose, et aussi sa moustache et son
œil brillant !

Ah ! si vous voyiez comme il est
joli, mon chaton noir, dont le flanc
a des taches blanches !

Il est d'humeur joueuse et agréa-
ble ; il saute et se suspend aux
rideaux ; puis il roule les pelotons
et poursuit les feuilles bruissantes.
Ah ! si vous voyiez ses gentilles vi-
revoltes, quand il tient un rat dans
ses pattes : il le pousse, il le re-
tourne et veut qu'il joue, immobile
qu'il est d'effroi !

Ah ! si vous voyiez comme il est
joli, mon chaton noir, dont le flanc
a des taches blanches !

Ne voulez-vous pas que je l'aime ?
Les aïeules assurent qu'un chat noir
porte toujours bonheur aux jeunes
filles qui l'élèvent. Sois donc le roi
du foyer, ô mon chat en robe noire !
Mais prends garde, tu fais envie à la
bohémienne brune !

Pour qu'elle le vole, il est trop
joli, mon chaton noir dont le flanc a
des taches blanches !

Aujourd'hui il annonce des vi-
sites : il mouille et passe sa patte
de velours sur ses oreilles : voyez-le
donc ! — Qui viendra me tenir
compagnie ? Dis-moi, Minet, dis-
moi vite... Lui me répond : —
Ferme ton livre, car pour chanter
le bon soleil, dans ton *mas* viennent
des Félibres.

Vous voyez bien qu'il est sage et
joli, mon chaton noir dont le flanc
a des taches blanches !

* Mme GAUTIER-BRÉMOND.

L. DE BERLUC-PÉRUSSIS

LOU PAN D'AMOUR

A Théodore Aubanel.

Manjas d'aise lou pan d'amour;
Se n'en manjo pas chasque jour.
HUBANEL.

N'en voudrias tasta cade jour
Dou pan sabourous de l'amour !

L'amour perfès, dou cèu davalo,
E voulastrejo à nostre entour;
Mais se voulèn i' aganta l'alo,
Vers iis auturo celestialo
Quatecant lando, e pèr toujour.

Se n'en pasto pas cade jour
D'aquèu pan goustous de l'amour !

Entre-mitan de milo plour,
Quau noun fai soun pantai d'amour !

Vesèn, de fes, coume uno estello
Qu'esbrihaudo pèr la clarour :
Soun trelus abro la parpeïlo ;
Mai lou matin, vèn palinello,
Et s'amosso quand vèn lou jour !

Es un pantai d'eternè amour :
L'a d'eternè, eici, que li plour !

Li voudrian ausi cade jour
Li douci cansoun de l'amour,

De fes, claro e siavo, descènde
Ta voues, pouèto, dins lou gourg;
Lou cor tressaecto quand l'entènde ;
L'amo la mai duro se rende :
Escarto, uno ouro, si doulour.

O mèstre, emé ti vers d'amour
Bresso nosti cor cade jour !

LE PAIN D'AMOUR

A Théodore Aubanel.

Savourez bien le pain d'amour ;
On n'en mange pas tous les jours.

On voudrait goûter, chaque jour,
au pain savoureux de l'amour.

L'amour, parfois, descend du ciel
et volette autour de nous ; mais
voulons-nous saisir son aile, vers les
hauteurs célestes, il reprend son vol
pour toujours.

On n'en pétrit pas tous les jours,
de ce pain savoureux d'amour.

Au milieu de mille pleurs, qui ne
fait son rêve d'amour ?

Nous voyons parfois, comme une
étoile éblouissante de clarté ; son
éclat brûle la paupière ; mais le
matin, elle pâlit, pour s'éteindre
quand vient le jour.

L'éternel amour est un rêve ;
seuls ici-bas les pleurs sont éternels.

On voudrait ouïr chaque jour les
douces chansons de l'amour.

Parfois, clair et douce, descend
ta voix, poète, sur le gouffre ; le
cœur tressaute de l'entendre ; l'âme
la plus dure se rend ; tu écarter,
une heure, ses peines.

O maître, avec tes vers d'amour,
berce chaque jour nos cœurs.

P. M.

WILLIAM C. BONAPARTE-WYSE

A-N-UNO NOVIO DE POUËTO

La mouié dou pouèto à l'amo forto
[e franco,
Dèu èstre en meme tèms douço tant
[qu'un agnèu ;

A UNE JEUNE ÉPOUSE DE
POËTE

La femme du poète a l'âme fran-
che et forte, elle doit être en même
temps douce comme un agneau, et,
réflétant son cœur comme un étang

E, miraiant si gau, coume un clar
 [lou soulèu,
 Asi dou tremoula, coume à l'aucèu
 [la branco.

E, quand li jour sacra, adourable-
 [men blanco,
 La muso que lou vòu lou troubo
 [brave et bèu,
 Elo dèu benurouso arangea li ridèu
 E lou leissa soulet au plesi que
 [l'escranco.

E se vòu counserva de soun ome
 [l'amour,
 Que siègue toujours mèns présenci
 [qu'atmosphèro,
 Per coumbra de perfum sa calanco
 [prouspèro;

Se souvenènt toujours à iè faire la
 [cour
 A l'antico façoun de la cato char-
 [manto
 Qu'auprès de soun fougau se cou-
 [cho roun-rounanto!

le soleil, trembler sous ses ennuis,
 comme la branche sous l'oiseau.

Et quand, aux jours sacrés, blanche
 adorablement, la muse qui le
 veut le trouve brave et beau, elle
 doit, bien heureuse, arranger son
 rideau, et l'abandonner tout seul au
 plaisir qui l'envahit.

Et veut-elle garder l'amour de
 son maître; qu'elle soit toujours
 pour lui moins présence qu'atmosphère,
 pour combler de parfums sa
 retraite prospère.

N'oubliant jamais de lui faire la
 cour, à l'antique façon de la chatte
 charmante, qui se couche ronron-
 nante auprès de son foyer.

F. MISTRAL

CANSOUN

I

— Moun fiéu, à la journado
 M'avise que vas plan,
 E vers li bouissounado
 Sies toujours barrulant.

— Maire, quand iéu m'espace,
 Vese dins li bouissoun
 D'iue blu, quouro que passe,
 D'iue que toujours ié soun.

— Badau, es li pervenco
 Qu'aro flourisson... Vai,
 Repren, repres ta trenco,
 E sounjo à toun travail.

CHANSON

I

— Mon fils, à la journée tu vas,
 m'est avis, leptement, et vers les
 aubépines tu rôdes tout le jour.

— Mère, quand je flâne, je vois
 dans les buissons des yeux bleus, où
 que je passe, des yeux qui y sont
 toujours.

— Badaud, ce sont les pervenches
 qui maintenant fleurissent... Va, re-
 prends, reprends ta pioche, et songe
 à ton travail.

II

— Moun fiéu, dintre li mouto
Me sèmblo que souvènt
Bades e fas l'escouto
Emè l'auriho au vènt.

— Maire, sus li garouso
Quand rajo lou soulèu,
Iéu ause uno voues douço
Que m'intro dins lou lèu.

— Badaud, es l'auceliho
Que vou faire soun nis...
Tu, planto de caulho,
Vai, moun paure Danis!

III

— Moun fiéu, la niue passado,
Crese qu'as rên dormi :
Jitaves de lançado,
E fasiès que gemi.

— Maire, entrè d'ôr e vihô,
Ai vist touto la niue
Passa'no bello fiho
Aqui davâns mis iûe.

— Badaud, aco 's de trêvo
Qu'engèndron li pantai :
D'aut ! que lou jour se lèvo,
Vai enchapla lou dai.

IV

— As li gauto avalido,
Moun fiéu, grouès lou mau !
Vos unô aigô-boullidô ?
Te n'en farai un pâü.

— Maire, iéu vole Antònio !
Courrès douna li noum
E louga la fountònio...
Esclape tout, senoun !

— Badaud, vos que m'arrouine
Pèr te croumpa lou lié !
Au-jour-d'uei li gènt jouine
Pènsou qu'à la foulié.

II

— Mon fils, au milieu de la glèbe,
maintes fois, il me semble, tu bâilles
et tu écoutes l'oreille au vent.

— Mère, quand sur les gesses,
ruisselle le soleil, j'entends une voix
douce qui pénètre mes entrailles.

— Badaud, ce sont les oiseaux qu
veulent faire leur nid... Toi, plante
des choux, va, mon pauvre Denis !

III

— Mon fils, la nuit passée, tu n'as
rien dormi, je crois : tu jetais des
ruades et des gémissements.

— Mère, entre la veille et le som-
meil, j'ai vu, toute la nuit, passer
une belle fille là, devant mes yeux.

— Badaud, ce sont des fantômes
que les rêves engendrent : debout !
car le jour se lève, va rebattre la
faux.

IV

— Mon fils, tu as les joues hâves,
tu couves la maladie ! Veux-tu un
bouillon d'ail ? je t'en ferai un peu.

— Mère, je veux Antogne ! Vite,
qu'on publie les bans, et louez la
cornemuse... Sinon, je brise tout !

— Tu veux donc que je me fuine
pour acheter le lit ! Aujourd'hui les
jeunes gens n'ont que folie en tête.

V

— Bonjour, coumpaire Antòni!
Venian vous demanda
La drolo en matrimòni
Pèr noste bèu fada.

— Es vostro, coumeireto,
Vostro emé tout ço qu'a,
Sa raubo de bourreto
E si dous bas trauca.

— Antonio, moun amigo,
Bon! nous maridaren!
— Me faras la coutigo,
Danis? oh! que riren!

V

— Bonjour, père Antony! nous
venions vous demander la gouge en
mariage pour notre beau dadais.

— Elle est à vous commère, avec
tout ce qu'elle a, sa robe de fleuret
et ses deux bras troués.

— Antogne, mon amie, bon! nous
nous marierons! — Tu me taquine-
ras, Denis! allons-nous rire!

FRÉDÉRIC MISTRAL

MAGALI

O Magali, ma tant amado,
Mete la tèsto au fenestroun!
Escouto un pau aquesto aubado
De tambourin e de violoun.

Es plen d'estello, aperamout
L'auro es toumbado,
Mai lis estello paliran,
Quand te veiran!

— Pas mai que dòu murmur di
[broundo
De toun aubado iéu fau cas!
Mai iéu m'envau dins la mar bloundo
Me faire anguielo de roucas.

— O Magali! se tu te fas
Lou pèis de l'oundo,
Iéu, lou pescaire me farai,
Te pescarai!

— Oh! mai, se tu te fas pescaire,
Ti vertoulet quand jitaras,
Iéu me farai l'aucèu voulaire,
M'envoularai dins li campos.

— O Magali, se tu te fas
L'aucèu de l'aire,
Iéu lou cassaire me farai,
Te cassarai.

MAGALI

O Magali, ma bien-aimée, mets
ta tête à la fenêtre! Ecoute un peu
cette aubade de tambourins et de
violons.

Le ciel est là-haut plein d'étoiles.
Le vent est tombé, mais les étoiles
pâliront en te voyant.

— Pas plus que du murmure des
branches, de ton aubade je ne me
soucie! Mais je m'en vais dans la mer
blonde me faire anguille de rocher.

— O Magali, si tu te fais le pois-
son de l'onde, moi, le pêcheur je me
ferai, je te pêcherai!

— Oh! mais, si tu te fais pêcheur,
quand tu jetteras tes verveux, je me
ferai l'oiseau qui vole, je m'envo-
lerai dans les landes.

— O Magali, si tu te fais l'oiseau
de l'air, je me ferai, moi, le chas-
seur, je te chasserai.

— I perdigau, i bouscarido,
Se venès, tu, cala ti las,
Iéu me farai l'erbo flourido
E m'escoundrai dins li pradas.

— O Magali, se tu te fas
La margarido,
Iéu l'aigo lindo me farai,
T'arrousarai.

— Se tu te fas l'aigueto lindo,
Iéu me farai lou nivoulas,
E lèu m'enanarai ansindo
A l'Americo, perabas!

— O Magali se tu t'envas
Alin is Indo,
L'auro de mar iéu me farai,
Te pourtarai!

— Se tu te fas la marinado,
Iéu fugirai d'un autre las :
Iéu me farai l'escandihado
Dou grand soulèu que found lou glas !

— O Magali, se tu te fas
La souleiado,
Lou verd limbert iéu me farai,
Et te béurai !

— Se tu te rendes l'alabreno
Que se re-cound dins lou bartas,
Iéu me rendrai la luno pleno
Que dins la niue fai lume i masc !

— O Magali, se tu te fas
Luno sereno,
Iéu, bello nèblo me farai
T'acatarai.

— Mai se la nèblo m'enmantello,
Tu, pèr aco, noun me tendras ;
Iéu, bello roso vierginello,
M'espandirai dins l'espinas !

— O Magali, se tu te fas
La roso bello,
Lou parpaïoun iéu me farai,
Te beisarai.

— Vai, calignaire, courre, courre !
Jamai, jamai m'agantarás.
Iéu, de la ruscò d'un grand roure
Me vestirai dins lou bouscas.

— Aux perdreaux, aux becs-fins,
si tu viens tendre tes lacets, je me
ferai, moi, l'herbe fleurie, et me
cacherai dans les prés vastes.

— O Magali, si tu te fais la mar-
guerite, je me ferai, moi, l'eau lim-
pide, je t'arroserai.

— Si tu te fais l'onde limpide, je
me ferai, moi, le grand nuage, et
promptement m'en irai ainsi en
Amérique, là-bas bien loin !

— O Magali, si tu t'en vas aux
lointaines Indes, je me ferai, moi,
le vent de mer, je te porterai !

— Si tu te fais le vent marin, je
fuirai d'un autre côté : je me ferai
l'échappée ardente du grand soleil
qui fond la glace !

— O Magali, si tu te fais le
rayonnement du soleil, je me ferai,
moi, le vert lézard, et te boirai.

— Si tu te rends la salamandre qui
se cache dans le hallier, je me ren-
drai, moi, la lune pleine qui éclaire
les sorciers dans la nuit !

— O Magali, si tu te fais lune
sereine, je me ferai, moi, belle
brume, je t'envelopperai.

— Mais si la brume m'enveloppe,
pour cela tu ne me tiendras pas ;
moi, belle rose virginale, je m'épa-
nouirai dans le buisson !

— O Magali, si tu te fais la rose
belle, je me ferai, moi, le papillon,
je te baiserais.

— Va poursuivant, cours, cours !
jamais, jamais tu ne m'atteindras.
Moi, de l'écorce d'un grand chêne
je me vêtirai dans la forêt sombre.

— O Magali, se tu te fas
L'aubre di mourre,
Iéu lou clot d'èurre me farai,
T'embrassarai !

— Se me vos prene à la brasseto,
Rèn qu'un vièi chainé arraparàs...
Iéu me farai blanco moungetò
Dou mounastié dou grand Sant Blas !

— O Magali, se tu te fas
Mounjo blanqueto,
Iéu, capelan, counfessarai,
Et t'ausirai !

— Se dou couvènt passés li pòrto,
Tcuti li mounjo trovaras
Qu'à moun entour saran pèr orto,
Car en susàri me véiras !

— O Magali, se tu te fas
La pauro morto,
Adounc la terro mie farai,
Aqui t'aurai !

— Aro coumence enfin de créire
Que noui me parles en risènt.
Vaqui moun aneloun de vèire
Pèr souvenenço, o bèu jouvènt !

— O Magali, me fas de bèn !...
Mai, tre te vèire,
Ve lis estello, o Magali,
Coume an pali !

— O Magali, si tu te fais l'arbre
des mornes, je mè ferai, moi, la
touffe de lierre, je t'embrasserai !

-- Si tu veux me prendre à bras-
le-corps, tu ne saistras qu'un vieux
chêne... Je me ferai blanche non-
nette du monastère du grand Saint-
Blaise !

— O Magali, si tu te fais non-
nette, moi, prêtre, à confesse, je
t'entendrai !

— Si du couvent tu passés les
portes, tu trouveras toutes les
nonnes autour de moi érrantes, car
en suaire tu me verras !

— O Magali, si tu te fais la
pauvre morte, adoneques je me ferai
la terre, là je t'aurai !

— Maintenant je commence enfin
à croire que tu ne me parles pas en
riant, Voici mon aneulet de verre
pour souvenir, beau jouvenceau !

— O Magali, tu me fais du bien !...
Mais, dès qu'elles t'ont vue, ô Ma-
gali, vois les étoiles, comme elles
pâli !

THÉODORE AUBANEL

LI FELIBRE DE PROUVENÇO

Souto lou grand ceü blanc,
L'oundado negro
Miraio, en barrulant,
La luno alegro ;
Dou goutique Avignoun
Palais et tourrihoun
Fan de dentello
Dins lis estello.

Avignoun grasiha
De l'escandiho,

LES FÉLIBRES DE PROVENCE

Sous le grand ciel blanc, le flot
sombre reflète, en roulant, la lune
joyeuse ; du gothique Avignon, pa-
lais et tourelles font des dentelles
dans les étoiles.

Avignon, grillé de rayons, tout
de même quelquefois le jour som-

Tamben de fes que i'a
Lou jour soumiho ;
Mai s'acampo au soulèu
Si gai felibre, lèu
Es di cigalo
La capitalo.

Li cresien touti mort,
Li vièi troubaire ;
Li fièu an l'estrabort
Mai que li paire :
Veici lou grand Mistrau,
Jamai las, jamai rau
Et Roumanihò
Tout armounio.

Crousillat e Tavan,
A l'aube primo
Courrigueron davan,
Cercant li cimo ;
Èro un bèt matin, Gaut
Cantavo coume un gau
— « Lou Felibrige
Sort de l'aurige. »

Emé soun tambourin
Flouca de veto,
Vidau jogo un refrain
Sus sa flaveto ;
Gras, qu'es un tron-de-dièu,
Se desboundo et Mathièu
Pèr li chatouno
N'a que poutouno.

E Roumieux tant galoi,
Tant galejaire ;
E Miquèu lou revoi
Cansounejaire ;
E lou tendre Brunet
Plourant si garçonnet,
E, bello roso,
Anais-Roso.

Tirarié trop de long
La letanio ;
Ren agoto la font
De pouesio ;
Es coume un mes de Mai
Toujour s'ausis que moi
Cant de jouvenço
Dins la Prouvenço.

Aubanèu semblo mut
Mai lou fio couvo ;

meille ; mais s'il assemble au soleil
ses gais félibres, vite il devient des
cigales la capitale.

On les croyait tous morts, les
vieux troubadours ; mais les fils ont
l'enthousiasme plus que les vieux.
Voici le grand Mistral, jamais las,
jamais enrouté, et Roumanille, tout
harmonie.

Crousillat et Tavan, au point de
l'aube coururent devant, cherchant
les cimes ; c'était un beau matin,
Gaut chantait comme un coq : « Le
félibrige sort de l'orage ! »

Avec son tambourin pomponné
de rubans, Vidal joue un refrain sur
son galoubet ; Gras, qui est un vail-
lant, débordé de verve, et Mathieu
pour les fillettes n'a que des baisers.

Et Roumieux, si joyeux, si rieur ;
et Michel, le gaillard chansonnier ;
et le tendre Brunet, pleurant ses
garçonnetts ; et, rose belle, Anais
Rose.

Elle n'en finirait plus, la litanie ;
rien ne tarit la source de poésie :
c'est comme un mois de mai, tou-
jours l'on n'entend que des chants
de jeunesse dans la Provence.

Aubanel semble muet, mais le feu
couve, il s'enfonce dans les bois

S'enfounso i bos ramu
Emè sa jouvo.
Un jour qu'aura lesi
Vous fara fernesî;
Counèis lis astre,
Trèvo li pastre.

Dis estrange païs
Que la mar bagno,
D'Irlando que gemis
Emai d'Espagno
Arribon de causoun
Pleno de languisoun,
D'iro et de flamo
Abrant lis amo.

Segur lou mai fenat,
Es milord Vyse;
Aqueç de pitre n'a
D'ardour et d'aise!
Escoutas Balaguer,
Terrible, dous e fier,
E li zambougno
De Catalougno.

Dins la coupo d'argent,
A pien de bouco,
Beven lou vin tant gent
De no ti souco.
Catalan, Prouvençau,
Tout bon felibre saup
La lèi d'escrieüre
E la de beüre!

touffus avec sa jouvencelle. Un jour
qu'il en aura le loisir, il vous fera
frissonner; il connaît les astres, il
hante les pâtres.

Des pays étrangers que baigne la
mer, d'Irlande qui gémit et d'Es-
pagne, arrivent des chansons pleines
de mélancolie, de colère et de
flammes embrasant les âmes.

Assurément le plus féru, c'est
milord Wyse; il a du souffle, celui-
là, de l'ardeur et de l'aisance! Ecou-
tez Balaguer, terrible, doux et fier,
et les guitares de Catalogne.

Dans la coupe d'argent, à pleine
bouche, buvons le vin gentil de nos
ceps. Catalan, Provençal, tout bon
félibre sait la loi d'écrire et de
boire!



FIN

Le Gérant de la Nouvelle Bibliothèque populaire : HENRI GAUTIER.

ANGERS, IMPRIMERIE BURDIN ET C^{ie}, RUE GARNIER, 4.